

Mademoiselle, j'attends avec inquiétude un mot de réponse à celte lettre, si vous daignez me le faire. Le pays a changé de tournure pour moi depuis l'affaire de huit mois, que vous êtes partie. Il me semble qu'en m'écrivant vous y feriez revenir le soleil. Ce que j'en dis n'est pas pour "vous manquer, étant et demeurant votre très-respectueux serviteur.

Antoine POULAIIXOT, maître d'école.

LETTRE XVII.

D'Isidore Lollier à Constance Daymer.

Lyon, 19 janvier 1866.

Mademoiselle,

Voire détermination est rigoureuse et prouve toute l'élévation de votre vertu. J'avais eu soin de vous demander un rendez-vous dans un lieu qui n'est rien moins que désert ; ma reine s'y refuse et je dois avec soumission m'incliner devant sa volonté souveraine, trop heureux qu'elle ne m'ait pas rebuté par son silence. Puisque vous avez la bonté et la patience de me lire, je vous exposerai par écrit les replis de mon cœur, mon histoire et les détails de ma position sociale.

Je n'ai ni père ni mère. Tous deux sont morts. Mon père a fait un commerce considérable, qui lui a donné des bénéfices immenses, mais il a été dupé par des banquiers avec qui il avait un Iraité, et, avec l'aide de la justice, ceux-ci lui ont tout enlevé. Heureusement ma mère était mariée sous le régime dotal. Elle a laissé en mourant une bonne succession, qui est aux mains de mes frères et sœurs, qui me paient loyer. L'une d'elles a épousé le notaire d'Yenne. Pour moi, désireux de voir le monde et de faire du commerce, la seule manière de s'enrichir, je suis venu à Lyon, il y a quatre ans, comme je vous l'ai dit. J'avais d'abord songé à l'épicerie, aux denrées coloniales; mais on est trop bête dans ce commerce-là et c'est malpropre. Les articles nouveautés sont plus agréables ; ils amusent celui